

COMMUNAUTÉ ET ASSEMBLÉE LITURGIQUE DANS UNE VIE SOCIALE EN VOIE D'URBANISATION

Jalons pour une analyse sociologique

DANS le cadre du renouveau liturgique, on parle fréquemment des liens entre assemblée et communauté et l'on met en avant une volonté de promouvoir une participation active des chrétiens à l'assemblée.

Certes, ces termes sont repris au langage courant mais peu de personnes sont capables de leur donner un contenu concret qui puisse guider efficacement des options à prendre. Voici quelque temps, nous en avons fait l'expérience avec un groupe de prêtres qui pendant une année de recyclage utilisaient constamment le mot de communauté. Ils eurent bien de la peine à dépasser une définition abstraite, et à situer concrètement la communauté par rapport à d'autres formes de vie en groupe. Bien souvent ils parlaient de la famille, dont ils faisaient le modèle de n'importe quelle forme de vie sociale. Pour eux, une paroisse ou une usine aurait dû être conçue comme une grande famille. Ceci est évidemment aberrant d'un point de vue sociologique. Car, si la famille est un type de groupe adapté à certains modes de relations, elle est par ailleurs le groupe où un des membres peut le plus facilement exploiter les autres sans qu'il n'y ait de sanction¹. Et ce n'est là qu'un désavantage parmi d'autres.

Après avoir mieux perçu l'imprécision du terme dans l'usage multiple qu'ils en faisaient, certains de ces prêtres en sont venus à se demander si pour eux « communauté » n'était pas une formule passe-partout, très ambiguë et très floue. Il pourrait en être de même d'un mot comme « participation », mot à la mode

1. Ainsi un mari peut exploiter son épouse longtemps avant que les conflits latents ne se manifestent. Des jeunes peuvent s'endetter en comptant que les parents régleront.

capable de susciter l'enthousiasme chez certains mais où s'entremêlent souvent des significations diverses et confuses.

Les notes suivantes présenteront certaines réactions du sociologue exprimant sa manière d'interroger la réalité. Nous sommes conscients du caractère partiel de cette démarche, mais nous la croyons utile pour aider à poser plus concrètement et peut-être même plus correctement certaines questions relatives au renouveau liturgique. La sociologie commence en effet à disposer d'un outil d'analyse amenant à se poser systématiquement diverses questions pour caractériser la vie en groupe et son fonctionnement. Pour ce mode d'approche nous utiliserons un vocabulaire technique, car on ne peut guère dissocier l'instrument d'observation du langage. Chaque fois que cela nous apparaîtra nécessaire, nous donnerons en note la définition des termes.

Toutes ces questions devraient évidemment être reprises et transposées par des liturgistes en fonction des problèmes à résoudre. D'ailleurs, l'essai que nous allons présenter était rendu délicat parce que très peu d'enquêtes ont été réalisées spécifiquement à propos de la liturgie. Nous reprendrons le résultat de recherches élaborées par ailleurs et nous tâcherons de les transposer, en restant très souvent au niveau d'interrogations. Il est possible que certaines questions, *même d'un point de vue sociologique*, devraient porter sur d'autres points ou être élaborées autrement. C'est ici que pourrait être très fructueux un dialogue entre liturgistes et sociologues.

Dans ce texte nous voudrions poser quelques jalons pour une observation sociologique orientée en fonction des questions pastorales suivantes : Que signifie, pour un chrétien, de vivre sa vie chrétienne en communauté dans un milieu urbain ? Quel lien y a-t-il entre cette communauté et l'assemblée liturgique ? Enfin, que signifie une participation active à l'assemblée liturgique et en vue de quoi la promouvoir ?

Pour aborder ces problèmes de façon systématique, nous devons d'abord élargir notre perspective et caractériser la vie sociale dans un monde en voie d'urbanisation. Ce sera l'objet de la première partie, qui examinera les formes nouvelles de relations humaines qui s'imposent lorsqu'on passe d'une société simple à une société beaucoup plus complexe. A partir de là nous essayerons d'analyser la signification de la communauté dans un milieu urbain et la transposition du point de vue de la vie chrétienne. Enfin, nous aborderons plus spécifiquement la signification de l'assemblée liturgique et diverses modalités possibles de son fonctionnement interne.

I. LIENS NOUVEAUX ENTRE PERSONNES ET VIE SOCIALE DANS UNE SOCIÉTÉ COMPLEXE

Pour caractériser de façon aussi concrète que possible ce passage d'une société simple à une société complexe, nous allons opposer le village dans un milieu rural traditionnel à la ville moderne, où sont engendrées des formes nouvelles de vie sociale se diffusant sur l'ensemble de la société et qui explique même certaines transformations de la vie à la campagne. Notre analyse sera très schématique et ne développera que certains points utiles pour les étapes ultérieures de notre recherche ².

A. Le village dans un milieu rural traditionnel

Observation du phénomène.

Le village qui est l'unité sociale de base, est une unité territoriale de dimensions réduites, c'est-à-dire où tout le monde est capable de connaître tout le monde. Cette unité de vie sociale tâche de s'organiser sur elle-même. La population y trouve la plupart du temps, travail, résidence et loisirs, dans des groupes composés par les mêmes personnes. Ainsi chacun est capable de connaître les autres à tout point de vue. Ensuite, à cause des fonctions que ces relations remplissent, le contexte social incite chacun à s'intéresser aux autres indépendamment de la contribution qu'ils pourraient apporter à un travail déterminé. Une vie villageoise qui réussit aboutit à l'agrément de se trouver ensemble, avec tous les membres du village, au-delà de tout projet utilitaire.

Dans ce contexte, ces relations personnelles capables d'une information complète sur les autres, sont un élément de base pour l'intégration ³ de la société, dont elles assurent l'unité et

2. Pour ceux qui seraient intéressés par une analyse plus développée, signalons que nous avons présenté les mêmes thèmes de façon plus élaborée dans *Urbanisation et pastorale*. Ed. Fleurus, 1967 (chap. Urbanisation : relations humaines nouvelles, nouveaux modes d'intégration) et dans *Le phénomène urbain*. Aubier-Montaigne, 1963 (chap. VII : Familles et groupes en milieu urbain).

3. L'intégration signifie le processus par lequel les parties s'unifient dans un tout. La signification varie selon la nature du tout. Ainsi parlera-t-on de

la continuité culturelles. Si quelqu'un n'agit pas selon les normes reçues, il suffit qu'une personne s'en aperçoive pour que tout le monde le sache. C'est là un simple réflexe de solidarité collective. De même certaines professions peuvent jouer un rôle important dans l'intégration du village parce qu'elles deviennent facilement carrefour d'information. C'est le cas du coiffeur, c'est le cas du pasteur qui, étant de plus un notable, se trouve prédisposé par son insertion profonde dans le village à comprendre les besoins personnels et sociaux et par là à jouer un rôle décisif.

Si nous nous plaçons maintenant du point de vue de l'individu, les mécanismes qui assurent l'intégration du village assurent par le fait même l'intégration de la personne en créant un groupe totalisant à base géographique, qui l'aide à intégrer ses diverses préoccupations et les hiérarchise les unes par rapport aux autres. L'individu reçoit ainsi un encadrement de la part du groupe, ce qui aboutit parfois à du conformisme mais est souvent une exigence de rectitude et d'honnêteté.

Ces relations personnelles qui jouent un rôle de base s'étendent aux diverses couches sociales. Celles-ci se connaissent, se fréquentent et ont plaisir à être entremêlées jusqu'à certains moments de leur vie de loisir. Cela n'implique nullement une abolition de la distance sociale⁴, mais la personne qui a le « leadership⁵ » dans un domaine tend à l'obtenir ailleurs. Ainsi verra-t-on d'un bon œil que le châtelain soit le président du conseil de fabrique, de la fanfare et du comité scolaire.

Une telle vie villageoise aboutit à la formation d'un groupe vis-à-vis duquel la population développe une identification affective très forte en cas de succès, mais qui amène à des oppositions brutales de clans en cas d'échec. Ce mode d'intégration permet difficilement de conserver l'unité du village et des relations de collaboration lorsque naissent de multiples formes de désaccord dans la population.

l'intégration de la personne pour signifier la manière dont la personne arrive à un contrôle sur elle-même, qui lui permet de poursuivre le même projet à travers ses diverses participations sociales. A l'inverse on pourra parler de l'intégration d'un groupe ou de la société, c'est-à-dire ce par quoi un groupe a une influence sur ses membres de manière à réaliser à travers eux certains objectifs, à susciter une conscience commune et une action collective. L'intégration suppose ici également un contrôle que l'on appellera contrôle social. Ce terme dans son sens technique n'a nullement une signification péjorative. Il s'agit d'un mécanisme nécessaire à l'existence et à la survie de n'importe quel groupe, fût-ce un groupe religieux.

4. La distance sociale est liée au fait que des personnes ne se situent pas au même niveau, mais se rangent différemment sur une échelle de prestige, de pouvoir, etc.

5. « Leader », au sens anglo-saxon plus large que le sens français, signifie toute personne qui dans un agir commun a l'initiative de l'interaction.

Réflexions.

Avant de passer à l'analyse des modes d'intégration du milieu urbain, demandons-nous si cette forme de vie sociale ne nous sert pas implicitement à formuler des jugements de valeurs.

Dans quelle mesure le village ne reste-t-il pas pour nous le type de la communauté⁶ à dimension humaine où les relations personnelles sont la base de la vie sociale, où les individus sont capables d'avoir une perception directe de l'ensemble de la vie du groupe, où la paroisse est l'expression d'une communauté préexistante, où le « leader » a une connaissance personnelle de chacun, où la parole du bon pasteur « je connais mes brebis et mes brebis me connaissent » s'applique de façon littérale, et où des groupes sociaux divers se connaissent personnellement et acceptent d'être fréquemment mélangés les uns aux autres ? N'est-ce pas là l'indice d'une communauté ouverte ?

Il ne faudrait évidemment pas s'emballer trop vite, car par exemple le village est le type de groupe qui est le moins apte à intégrer rapidement des nouveaux venus et aussi le moins apte à permettre des formes de fraternisation entre des personnes partiellement en désaccord. En tout cas la société urbaine s'organise sur un autre modèle, qu'il ne faudrait pas condamner trop rapidement pour la simple raison qu'il est différent.

B. La vie sociale dans la ville moderne

Nous n'envisageons ici que les populations adaptées à ce genre de vie. Une analyse plus détaillée devrait évidemment tenir compte des populations non adaptées, mais on ne pourrait la mener à bien sans avoir compris les exigences implicites de la ville moderne. Rappelons d'ailleurs que les formes de vie sociale qui s'y élaborent tendent à se diffuser et qu'on peut donc parler d'un processus d'urbanisation en cours dans la société actuelle.

Mode d'utilisation de l'espace.

La ville ne peut se comprendre comme une juxtaposition de quartiers plus ou moins autonomes, car elle se constitue comme une unité organique. Certains espaces se spécialisent dans le développement d'une fonction à l'usage de l'ensemble. Ainsi vient-on de partout travailler à certains endroits. Il en va de

6. Nous prenons ici le terme « communauté » dans son sens usuel.

même pour le centre commercial et le centre de loisirs. En dehors de ces zones spécialisées se trouvent les zones résidentielles.

Lorsque le quartier de résidence n'est plus l'endroit où l'on travaille, ni même celui où l'on passe ses loisirs en dehors du logement, les voisins ne sont plus les camarades de travail et ont beaucoup de chances de ne plus être les compagnons de détente. Ce fait peut-être banal implique une insertion radicalement différente de l'individu dans la vie sociale, et nous devons bien en mesurer les conséquences lointaines. Du point de vue qui nous occupe, plus personne n'est capable de faire le tour complet de l'activité des autres par observation directe, pas même les épouses dans une famille.

Ainsi les relations personnelles entre individus vivant au même endroit ont perdu leurs possibilités d'information par observation directe, et par là leurs vertus bénéfiques pour l'intégration de la personne et de la société. La personne relève d'influences diverses qui ne se compénètrent plus. Bref, elle cesse d'être encadrée par un groupe totalisant et acquiert une autonomie nouvelle que l'homme urbain va essayer d'accroître de diverses manières en construisant un univers social particulier.

Réflexes d'autonomie

et formes de relations sociales valorisées.

Si l'on cherche pourquoi des équipements culturels, les cinémas par exemple, se regroupent à certains endroits, on constate que ce n'est pas à cause d'une exigence technique, car les salles juxtaposées sont techniquement autonomes. C'est là une manière d'accroître les possibilités de choix et d'éviter que des salles dispersées ne lient au programme de la salle la plus proche. Mais la concentration n'est pas favorable dans tous les cas; c'est parfois la dispersion qui est valorisée : le boucher de quartier pourra vendre sa viande plus cher qu'au centre parce qu'il fait gagner du temps pour d'autres activités ; le cinéma de quartier, au contraire, ne s'assurera une clientèle qu'en vendant ses places moins cher.

Cette organisation spontanée de l'espace, en offrant à la population de multiples alternatives, développe une volonté de choisir que l'on transpose dans divers domaines de la vie, y compris dans le domaine religieux, puisque de plus en plus de chrétiens trouvent normal de choisir leur lieu de culte.

Cette volonté de vivre dans un cadre qui préserve l'autonomie de chacun est encore renforcée par les préférences marquées

vis-à-vis de certaines formes de relations sociales. On constate une dévalorisation des relations de voisinage, que l'on réduit à des relations superficielles : se saluer, se parler dans la rue, se rendre des services occasionnels, mais guère entrer dans le logement des autres, surtout pour de longs moments de détente tels qu'en supposent des relations amicales. Cette attitude n'est pas nécessairement une réaction d'individualisme, mais plutôt un réflexe d'autonomie. On peut désirer multiplier ses relations intimes avec des personnes autres que les voisins immédiats, qui pourraient devenir trop aisément des contrôleurs des allées et venues. Créer à cet endroit une zone de non-attention aux autres est une garantie de l'autonomie qui permet au logement de devenir un certain isolement où se vit l'intimité de la vie familiale.

Pour des raisons similaires, on peut en diverses circonstances préférer à la relation personnelle la relation fonctionnelle, qui trouve son origine dans la *capacité d'intervention* d'une personne plutôt que dans les liens affectifs que l'on a ou que l'on noue avec elle. Ainsi on choisit un chirurgien en fonction de sa compétence et non parce qu'il est ou va devenir un ami. Le succès du grand magasin à rayons multiples ne vient-il pas de l'accentuation de cette relation fonctionnelle entre le vendeur et l'acheteur, qui permet d'entrer, de sortir, de faire débiller la marchandise sans engagement ? Ce qui vaut pour le commerce vaut aussi pour le travail. Il est fréquent en milieu ouvrier que la grande entreprise aux relations plus fonctionnelles soit valorisée par rapport à la petite parce qu'on peut davantage y faire valoir ses droits. Les relations fonctionnelles ne sont pas nécessairement plus pauvres humainement. Elles peuvent être plus indiquées dans certaines situations, et la ville tend à les privilégier, entre autres pour promouvoir ce climat de plus grande autonomie.

Cela ne signifie nullement que des relations personnelles ne sont pas valorisées à un autre niveau, où se multiplient des petits groupes nés spontanément et dans divers domaines, y compris dans le domaine religieux où par exemple quelques foyers se rassembleront pour discuter et se demanderont éventuellement après coup qui choisir comme aumônier. Ces petits groupes spontanés, souvent à caractère électif, ont pour origine des affinités ou des problèmes que l'on a en commun. Mais dans ces petits groupes personne n'est capable de faire un tour complet des activités des autres, si ce n'est dans la mesure où chacun veut bien se raconter. D'ailleurs ils sont souvent très fluides. Chacun peut les quitter sans que cela influe sur l'ensemble de sa vie sociale. Ces groupes répugnent par ailleurs à se laisser intégrer dans des groupes de plus grandes dimensions. De telles réactions

ne sont pas nécessairement un indice de repliement, elles traduisent plutôt le fait que la société urbaine s'organise autrement

Autonomie et formes nouvelles d'intégration pour la société.

Les relations personnelles ne pouvant plus jouer le même rôle qu'au village pour assurer l'unité et la continuité de la vie sociale, l'intégration de la société se fait à travers des mécanismes nouveaux, qui sont compatibles avec une très grande diversité interne et la sauvegarde d'un grand degré d'autonomie de l'individu. C'est pourquoi ce type de société stimule le « projet » individuel et un pluralisme qui, loin d'handicaper son bon fonctionnement, accroît sa capacité inventive⁷.

Nous présenterons d'abord brièvement deux modes d'intégration qui coexistent en milieu urbain et à travers lesquels s'organise la vie sociale. Nous soulignerons ensuite l'importance du projet individuel, comme condition d'organisation efficace de la vie sociale.

Le premier mode d'intégration d'un grand groupe était prédominant dans une société antérieure. Pour le comprendre on peut partir de l'exemple d'une armée : escouade de soldats commandée par un caporal, petit groupe de caporaux commandés par un sergent, et ainsi de suite jusqu'à l'Etat-Major. Dans ce cas la transmission de personne à personne est l'élément de base de l'organisation qui suppose de petits groupes où l'on a une connaissance des faits et gestes de chacun et une intégration hiérarchique de ceux-ci. Les mass-media développent un autre modèle, avec communication directe entre les grands leaders et la base, en passant au-dessus des corps intermédiaires. Mais les émetteurs doivent se préoccuper davantage de faire remonter les informations par des canaux nouveaux, sinon on est en communication aveugle. Car le public est sollicité en sens divers à une autonomie relativement forte par rapport au point d'émission. Les petits groupes dont nous avons parlé tout à l'heure, y compris la famille, jouent un rôle important dans la mesure où l'on y discute les contenus de ces mass-media.

En milieu urbain ces deux modèles d'intégration coexistent et se compénètrent tandis que leur importance croît pour la bonne marche de la vie sociale. D'une part, la ville est l'endroit par excellence où se développent les grandes organisations dans les divers domaines de la vie sociale. Chacun en dépend

7. Nous avons analysé ce problème dans *Social Compass* 1966, n. 5-6 : *La religion dans une société pluraliste. Jalons pour une observation du phénomène*. Ce texte reprend sous une forme nouvelle un texte paru dans *Catéchèse*, janvier 1966.

soit pour son travail, soit dans des relations diverses de clientèle. D'autre part, à travers les moyens de communication sociale se créent des uniformités et des diversités culturelles qui affectent nos réactions dans les divers domaines de notre vie sociale.

Mais la disparition d'un milieu totalisant à base de relations personnelles fait que ces groupes multiples ne peuvent obtenir la collaboration de la population qu'en sollicitant son accord de diverses manières. L'exemple le plus patent est le rôle que joue la publicité dans cette société urbaine. Cette publicité suppose la possibilité d'un choix individuel, qu'elle essaye d'orienter. Un tel exemple montre bien l'ambivalence pour la personne de cette nouvelle insertion sociale. La ville suppose des individus plus adultes à qui on ne peut fournir des normes concrètes, ce qui aboutirait à choisir à leur place, mais qui doivent disposer de critères intériorisés permettant de guider leur choix, sinon ils peuvent être bien plus facilement manipulés par certaines forces collectives.

Mais de toute manière, pour prendre part à cette vie sociale, il faut des choix personnels et des projets individuels, ce qui ne veut pas dire des projets s'élaborant sans référence collective. Pour mieux comprendre ces influences collectives, il faudrait évoquer une des caractéristiques du milieu urbain : la possibilité de dissocier le groupe d'appartenance du groupe de référence. Ainsi le groupe auquel on appartient et qui conditionne un bon nombre de possibilités (par exemple le fait d'être ouvrier de telle catégorie) n'est pas nécessairement le groupe auquel on se réfère, c'est-à-dire auquel on s'identifie et que l'on veut imiter. Cela peut être important du point de vue religieux, car un homme peut poser une série de gestes qui l'insèrent en fait dans le groupe chrétien, alors que ce groupe n'est sur presque aucun point le groupe de référence qui oriente ses choix et ses projets. Il serait évidemment important de comprendre en quoi et par quel canal l'Eglise devient un groupe de référence et de pouvoir situer le rôle que joue la liturgie à cet égard.

Ainsi la participation intense à la vie sociale est compatible pour l'individu avec diverses formes d'autonomie, tandis que la diversité et le pluralisme sont favorisés. En effet, l'individu participe à des groupes multiples recrutant leurs membres à partir de critères spécifiques, et dans lesquels chacun accepte de collaborer sur des points limités avec d'autres personnes avec qui il est en désaccord par ailleurs. Il en résulte une multiplication de solidarités partielles qui font que les conflits et les oppositions ont un sens différent de celui qu'ils avaient dans le milieu rural traditionnel.

C. Evolutions à retenir

L'analyse rudimentaire de ce passage d'une société simple à une société complexe était indispensable pour poser les problèmes de communauté et d'assemblée de façon plus correcte en fonction du monde actuel. Avant de passer aux étapes ultérieures nous voudrions insister sur l'un ou l'autre point.

Une autonomie croissante de la personne est compatible avec une collaboration active de chacun à diverses formes de vie sociale. Mais elle suppose normalement une diminution de l'importance des groupes primaires, c'est-à-dire des groupes de petites dimensions, à haut potentiel affectif et à fonction polyvalente⁸.

Une fois adapté à la mentalité urbaine, l'individu ne veut plus d'un groupe totalisant. Ce réflexe d'autonomie ne doit pas être confondu avec un individualisme impliquant un repli sur soi et un refus de vie collective. Cette volonté d'autonomie doit être respectée lorsque l'on pense à des formes nouvelles d'intégration sociale.

La société complexe permet d'une part le développement d'homogénéités culturelles qui s'étendent sur de larges espaces, grâce aux facilités actuelles de communication. D'autre part, elle permet et stimule une diversité culturelle jusque à l'intérieur d'une même agglomération. En effet la société peut être intégrée indépendamment d'une homogénéité culturelle intense parmi ses membres. Ainsi peut-on très bien concevoir que dans une société simple on ait une liturgie plus uniforme⁹ malgré la faiblesse des communications, tandis que dans une société qui se complexifie des exigences de diversité se fassent jour.

II. COMMUNAUTÉ ET COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE EN MILIEU URBAIN

Le terme de communauté a dans la vie courante une multiplicité de sens souvent très peu définis. En voici quelques

8. Ne pas confondre les groupes primaires avec la communauté telle qu'elle sera définie ultérieurement.

9. Des uniformités culturelles entre des sociétés simples situées parfois très loin l'une de l'autre ne proviennent pas nécessairement d'emprunts réciproques ou d'une autorité qui les a imposées. Il s'agit bien souvent d'une similitude de situations auxquelles chacun a trouvé des réponses assez proches.

exemples. On parlera de communauté internationale lorsqu'on voudra mettre en avant l'importance de la solidarité dans les rapports entre peuples. D'autres fois on associera la communauté à des formes de relations personnelles spontanées aboutissant à un sentiment du « nous » et à une profonde identification affective ; alors on fera assez facilement de la vie de famille l'exemple type de la communauté. Par extension on associera communauté à de petits groupes de relations interpersonnelles, spécialement si les membres cherchent à avoir des contacts entre eux principalement pour l'agrément d'être ensemble. On parlera aussi volontiers de communauté à propos de la vie de voisinage, où la proximité de l'habitat peut aboutir à des relations assez libres sans obligations, s'exprimant normalement dans une entraide basée sur la réciprocité dans le don. A bien des égards on parlera de communauté à propos de n'importe quelle forme de vie en groupe, pour signifier l'état idéal auquel elle devrait atteindre : ainsi évoquera-t-on l'usine comme communauté de travail. Certes, dans cette multiplicité d'acceptions, on peut découvrir des éléments communs mais qui, mélangés à d'autres caractéristiques, amènent bien des confusions, comme le fait de faire de la famille le modèle de n'importe quelle forme de vie en groupe.

En sociologie, le terme « communauté » a été introduit en Allemagne au 19^e siècle par Tonnies, qui l'oppose au terme « association ». Pour lui, l'association est un groupe construit délibérément, en vue d'un objectif à atteindre qui normalement est clairement prédéterminé, à partir de quoi se développent des relations d'échange basées sur la rationalité, c'est-à-dire sur un calcul qui cherche à obtenir un maximum d'effets avec un minimum d'efforts. La communauté signifie le contraire, et implique une appartenance s'imposant à cause de l'intensité affective du lien avec les autres et aboutissant à une solidarité diffuse. Dans ce sens, la communauté était la forme prédominante de vie sociale dans une société simple, tandis que les associations prennent des significations et des fonctions croissantes dans les sociétés complexes.

Déjà chez Tonnies la communauté apparaissait comme un type de groupe adapté à résoudre certains problèmes sociaux déterminés alors que des groupes fonctionnant autrement étaient plus adaptés à d'autres situations. Depuis, l'analyse sociologique a permis de mieux expliciter les critères et de diversifier les catégories. Ainsi, par combinaison de critères élémentaires, arrive-t-on à décrire une forme de vie en groupe appelée « communauté » qu'on retrouve aussi bien en milieu urbain qu'en milieu rural, mais qui n'est en aucune façon l'idéal à réaliser en toute situation.

Nous allons essayer d'expliquer le sens donné à ce mot par toute une tendance de la sociologie actuelle, en nous rappelant que dans le langage technique l'essentiel n'est pas d'avoir des concepts affectivement valorisés, mais d'en expliciter le contenu.

A. Communauté : application au village et à la ville

La communauté suppose normalement un territoire à l'intérieur duquel l'individu trouve à accomplir ses divers besoins et aspirations sociales. Ainsi se constitue un ensemble, dont il dépend de façon polyvalente et vis-à-vis duquel il développe un sentiment profond d'appartenance et une identification affective intense.

Il ne faut pas confondre toute communauté avec la forme spécifique qu'elle revêt dans le village rural traditionnel. Certes le village présentait les caractéristiques de la communauté, et on développait à son égard une identification affective intense. Il suffit de penser aux oppositions qui pouvaient naître dans les relations entre villages. Mais si l'on fait du village le prototype de toute communauté, cela aboutit à confondre celle-ci avec un groupe polyvalent simple, c'est-à-dire impliquant nécessairement la petite dimension et fonctionnant à base de relations personnelles où chacun connaît tout le monde à tout point de vue¹⁰.

Dans le milieu urbain, l'identification communautaire se fait vis-à-vis de la ville comme un tout, l'identification au quartier venant s'insérer de façon subsidiaire¹¹. Mais l'agglomération ne remplit ce rôle communautaire qu'en permettant une combinaison entre une multiplicité de groupes autonomes et spécialisés dont elle stimule le développement¹². D'une part, les individus peuvent trouver sur place les différents groupes nécessaires à

10. On trouve une forme similaire de communauté dans ce que certains sociologues appellent une institution totale, par exemple le monastère. Ici, aux caractéristiques du village s'ajoute une autorité qui peut fixer la vie du groupe jusque dans des détails comme l'emploi du temps. Des comparaisons peuvent être établies entre des institutions totales différentes telles qu'une prison, un pensionnat ou une maison de repos pour personnes âgées.

11. Nous ne pouvons, dans le cadre de cet article, apporter les nuances voulues en fonction des diverses catégories de populations et des différents types de situations.

12. Ainsi est dépassée l'opposition de Tonnies entre « communauté » et « association » en supposant que l'une se substitue à l'autre.

l'épanouissement de leur vie personnelle. D'autre part, à travers diverses formes d'agencements spatiaux sont engendrés collectivement de nombreux avantages communs¹³ et des réactions spécifiques. A partir de ces multiples interdépendances, naissent entre les populations de ce territoire des solidarités diffuses¹⁴.

Cette réalité sociale est la base d'une identification affective, mais dans ce milieu urbain, plus encore que dans le milieu rural, des symboles collectifs sont importants pour signifier et renforcer cette identification communautaire : il s'agit de symboles spatiaux, tels qu'un monument dont on est fier, un ensemble de rues toujours pleines d'animation et qui font sentir la vitalité de la ville. A partir de là se construit une image de la ville qui permet de l'identifier. Mais cette identification se fait aussi par des symboles non spatiaux, comme des compétitions sportives intervilles¹⁵. En écoutant le lundi matin les commentaires sportifs, on peut se rendre compte combien on vogue dans l'affectivité.

Par ailleurs, les relations personnelles dans des groupes de petites dimensions jouent un rôle important. Certes en ville on ne cherche pas à connaître tous ceux que l'on rencontre, et l'on n'entre pas facilement en contact avec autrui sans raison préalable. Mais nous avons vu le rôle important de ces petits groupes et nous devons ajouter ici qu'ils jouent un rôle du point de vue de l'identification communautaire, car ils sont les lieux privilégiés des symboles collectifs et de leur mise en valeur. Ainsi la possibilité de participer à ces groupes est un élément important qui permet aux individus de sentir qu'ils ne sont pas rejetés mais qu'ils sont membres de la communauté. Cette agglomération urbaine est une unité complexe qui suppose d'ailleurs, plus que le village, un groupe spécialisé aidant l'orientation et tâchant de promouvoir divers avantages collectifs en veillant en particulier à ce que chacun prenne en considération les implications collectives de ses décisions.

Ces communautés urbaines jouent un rôle important pour une intégration dans des communautés plus étendues, à caractère plus abstrait, comme la communauté nationale.

13. Qu'il suffise de penser aux possibilités de choix engendrées collectivement par un regroupement de cinémas. Pour plus de détails, voir Jean REMY, *La ville, phénomène économique*. Ed. Vie Ouvrière, Bruxelles, 1966.

14. Diffuses en ce sens qu'elles ne portent pas sur un domaine bien délimité.

15. Combien de clubs de football mobilisent des milliers de personnes sous des modalités diverses, comme supporters, membres de clubs juniors, etc.

B. Que peut signifier pour un chrétien sa vie chrétienne en communauté ?

Lien du chrétien avec l'Eglise et la communauté humaine.

A l'intérieur d'une communauté urbaine, les chrétiens participent à une multiplicité de groupes où ils ne se retrouvent pas entre chrétiens, car ces groupes recrutent leurs membres ou leur clientèle selon des critères autonomes. Cela vaut aussi pour les relations intimes que les chrétiens nouent avec d'autres personnes. Ici non plus la sélection ne se fait pas nécessairement à partir d'un critère religieux. Il se peut même qu'à bien des égards un certain nombre de chrétiens se sentent plus proches de non-chrétiens que d'autres chrétiens. Les clivages et les oppositions peuvent se faire indépendamment de l'unité de la foi. Ainsi, pour le chrétien urbain, l'appartenance à l'Eglise se présentera normalement comme une forme de solidarité sociale parmi d'autres, ce qui n'exclut pas qu'elle puisse être prépondérante pour l'aider à hiérarchiser ses choix et à orienter ses projets.

La communauté des chrétiens.

Tout en restant impliqué dans d'autres types de solidarités, le chrétien en milieu urbain peut vivre sa vie chrétienne en communauté. Pour découvrir le sens de cette affirmation, transposons simplement la définition donnée au départ en l'appliquant à la vie religieuse et en tenant compte du milieu urbain. Nous nous bornerons ici à une transposition de ce que nous voyons sur le plan de la vie sociale en général. Au pasteur de réagir en connaissance de cause, à condition de ne pas le faire uniquement en fonction d'habitudes.

D'une part, on parlera de communauté chrétienne lorsque, à l'intérieur d'un territoire, les chrétiens trouvent réponse à la diversité de leurs besoins et aspirations religieuses et développent vis-à-vis du groupe ainsi constitué une identification affective intense. D'autre part, en connaissant la manière dont s'organise le milieu urbain, cette vie communautaire sera réalisée pour le chrétien à travers des liens diversifiés et non intégrés entre eux, qu'il conviendrait de favoriser de diverses manières. Pour ce faire, il faut avoir présente à l'esprit l'évolution de la signification des relations personnelles, et l'importance croissante des relations fonctionnelles qu'il ne faut pas considérer a priori comme une forme pauvre de relations humaines.

Expliquons quelque peu ce que ces divers liens peuvent représenter concrètement. Cette vie communautaire ne signifie pas normalement¹⁶ l'insertion dans une communauté de type villageois, transposée sur le plan urbain dans le cadre de la paroisse. Dans ce cas on supposerait que le chrétien doit satisfaire à l'ensemble ou au moins au maximum de ses aspirations religieuses, liturgiques et autres, à l'intérieur de la paroisse. Cette option ne s'imposerait que si l'on tenait beaucoup à ce que les assemblées liturgiques soient composées de personnes se connaissant à l'avance.

Néanmoins, étant donné ce que nous savons des réflexes de l'homme urbain¹⁷, il est peu probable que le chrétien recherche spontanément un type de relation qui diminue son autonomie en recréant autant que possible un groupe totalisant du point de vue chrétien.

Au contraire, le sentiment d'appartenance communautaire au milieu urbain peut être lié, sur le plan religieux comme pour la vie sociale en général, à la possibilité de satisfaire ses diverses aspirations religieuses en des lieux différents. Le problème pastoral serait alors de passer en revue les divers lieux de la vie collective : voisinage, quartier, secteur, ville, et de se demander quelles sont les activités de la communauté chrétienne qui peuvent trouver le mieux à s'exercer en chacun d'eux.

En outre, il faut encore admettre une certaine autonomie du chrétien vis-à-vis de l'endroit où il va accepter diverses participations. En effet, il n'est pas certain qu'il choisira par exemple pour sa messe dominicale l'endroit le plus proche de sa résidence. L'acceptation d'une telle autonomie a des conséquences importantes sur la situation du prêtre vis-à-vis des fidèles. Pour prendre des termes du langage économique, des prêtres qui jadis étaient dans une situation de monopole sont mis aujourd'hui en compétition. Ainsi certains chrétiens peuvent choisir tel lieu de culte parce qu'ils y trouvent une liturgie qui leur convient mieux. Ils peuvent ainsi refuser d'être soumis aux préférences liturgiques de leur curé et du groupe de chrétiens qui l'appuie. Cette possibilité d'autonomie et de choix peut être un élément important pour se sentir en communauté en milieu urbain, même si cela contribue à poser en des termes non habituels le rôle de prêtre comme pasteur et comme éducateur. Cette possibilité de choix et de réaction autonomes est un élément important du

16. Nous raisonnons ici en fonction d'une population adaptée au milieu urbain.

17. Tout ceci demanderait évidemment à être nuancé d'après les degrés et les formes d'adaptation des diverses populations au milieu urbain.

pouvoir qu'acquiert en fait¹⁸ le laïc dans la vie de l'Eglise, et un des modes d'influence adapté à une société de masse. Comment réagissons-nous devant une telle situation où d'année en année divers lieux de culte seraient davantage interchangeables pour des chrétiens ?

Il importe aussi de se demander comment situer l'assemblée liturgique par rapport à divers types de groupes nécessaires à la vie de l'Eglise, dans le cadre d'une communauté urbaine. Evidemment, en milieu urbain la multiplication des canaux de communication et des lieux de rassemblement diminue le monopole qu'avait jadis le lieu de culte comme endroit de communication du message et de rencontre entre chrétiens. Même un certain nombre d'assemblées liturgiques peuvent se réunir en diverses circonstances en dehors du lieu du culte. Mais l'assemblée liturgique elle-même n'est qu'un lieu de rassemblement à côté d'autres, même si elle joue un rôle privilégié.

Parmi les activités liturgiques, la messe dominicale apparaît comme un point de repère net et un moment fort qui a l'avantage de se répéter à intervalles réguliers. Outre le fait de créer un sentiment d'appartenance à un groupe qui ne se trouve nulle part ailleurs composé de la même manière, elle exprime l'agir spécifique du groupe religieux qui le distingue des autres en réalisant, au-delà de la transmission d'un message et de la socialisation¹⁹ de certaines valeurs, des formes d'interrelations spécifiques entre les chrétiens et avec Dieu. Néanmoins, ce lien avec l'assemblée liturgique ne sera plus normalement suffisant dans le cadre urbain, pour rendre réelle et exprimer symboliquement cette communauté chrétienne. D'autres formes d'appartenance sont nécessaires, et elles ne trouvent probablement pas leur origine dans des relations nouées à partir de personnes rassemblées pour la messe. Nous allons revenir sur ce problème.

Diverses facilités vont créer cette solidarité diffuse d'où découle l'identification communautaire. Ainsi les chrétiens doivent trouver sur le plan religieux les divers services qui leur sont nécessaires, par exemple catéchèse diversifiée, possibilité de consultation et de conseils, au besoin par téléphone pour conserver l'anonymat souhaité. Lorsqu'ils entrent en contacts occasionnels ou réguliers avec ces services, il est important qu'ils se sentent accueillis.

18. Nous voulons simplement décrire un contexte sociologique sans porter un jugement sur sa légitimité. Mais de toute manière, il faut en être informé même s'il s'agit de le transformer.

19. Socialisation : ensemble des mécanismes à travers lesquels des normes sont adoptées par un ensemble de personnes qui les utilisent pour orienter leurs comportements.

Le chrétien doit en outre pouvoir s'identifier aux valeurs promues par le groupe religieux pour que celui-ci devienne vraiment un groupe de référence. A cet effet, il est important de sentir que la communauté chrétienne, à travers ses responsables, réagit aux événements collectifs. Ces réactions sont importantes du point de vue des chrétiens pour mobiliser leur engagement et du point de vue des autres pour leur transmettre une image adéquate de l'Eglise.

Mais une autre forme d'appartenance est nécessaire si l'on veut que l'Eglise soit plus qu'un groupe de référence et devienne vraiment un groupe d'appartenance au sens fort ; les chrétiens doivent avoir l'occasion d'un minimum de contacts entre eux, de préférence dans des groupes de petites dimensions où les liens affectifs peuvent devenir intenses. Ces groupes seront soit des groupes de discussions, soit des groupes d'action religieuse. Il n'est pas nécessaire du point de vue des processus d'identification communautaire que ces groupes fassent partie de vastes organisations. Il y a même certains avantages à ce qu'ils naissent spontanément et restent relativement peu organisés.

III. L'ASSEMBLÉE LITURGIQUE COMME TYPE DE GROUPE EN MILIEU URBAIN

Ce qui vient d'être dit peut paraître un long détour, mais était nécessaire pour s'interroger sur les possibilités et les modalités de fonctionnement de l'assemblée liturgique en milieu urbain. Dans les pages suivantes, nous examinerons uniquement l'assemblée comme type de groupe, sans nous préoccuper des problèmes posés par la non-perception, dans une partie de l'assemblée, de la signification et de l'efficacité de la liturgie. En outre, ainsi que nous l'avons fait dans la partie précédente, nous nous plaçons explicitement dans la perspective de l'efficacité psychosociale, sans examiner un problème qui n'est pas de notre compétence, celui du lien entre cette efficacité et l'efficacité de la grâce. Le but dernier est ici de nous interroger plus explicitement sur les significations que peut prendre la participation à une assemblée liturgique en milieu urbain. Néanmoins, nous n'aborderons de front le problème que dans la dernière section, après avoir posé quelques préalables.

A. Assemblée liturgique et relations interpersonnelles entre les membres

Comment se pose ce problème lorsqu'on se place explicitement dans la perspective de l'assemblée dominicale ordinaire ?

Dans un village traditionnel, comme dans un monastère, la messe est un lieu de rassemblement d'une communauté préexistante. Il se peut même que la messe soit le dimanche l'occasion principale de sortir de chez soi et devienne ainsi un moment fort de la vie du village. D'où l'importance des conversations et des relations interpersonnelles diverses avant, pendant et après l'office.

En milieu urbain, la messe n'est pas de la même manière l'expression d'un groupe préexistant, puisqu'elle rassemble fréquemment des personnes qui ne se rencontrent pas ailleurs. En plus, la messe entre souvent en conflit avec d'autres activités sociales à accomplir dans la journée, car elle a cessé d'être un lieu privilégié de rencontre autour duquel s'organise une bonne partie du temps. D'ailleurs ne cherche-t-on pas quelquefois à la placer au moment de la journée qui en dérange le moins l'économie générale ? Il en va tout autrement pour les amateurs de football qui désirent assister à tel match, à telle heure, et pour qui la compétition sportive sera souvent l'occasion de relations interpersonnelles qui se prolongeront parfois tard dans la soirée. Le problème se pose de façon différente pour la messe, non pas nécessairement parce qu'on lui donne moins d'importance mais parce que, aux yeux du chrétien moyen, les conditions de temps, de lieu et de personnes dans lesquelles le geste s'accomplit paraissent indifférentes à sa signification. C'est ici que se pose pour le sociologue la question des relations interpersonnelles. En milieu urbain, est-ce un indice de bonne réussite communautaire, que des personnes qui ne se connaissent pas par ailleurs cherchent à développer des relations entre elles parce qu'elles participent au culte ensemble ? Ou doit-on considérer essentiellement l'assemblée liturgique comme un groupe transitoire ? Cette question peut se décomposer en plusieurs autres plus élémentaires.

Tout d'abord ces relations interpersonnelles sont-elles utiles à l'expression communautaire spécifique que veut réaliser la messe ?

On peut provoquer un mouvement collectif d'identification affective à l'action qui s'accomplit indépendamment d'une mul-

tiplication d'interactions latérales²⁰. A bien des égards l'assemblée liturgique favorise une interaction verticale avec un lieu et des acteurs privilégiés. Même les gestes que les chrétiens accomplissent ensemble n'ont pas pour but de provoquer des interactions latérales entre eux, mais de développer des relations plus intenses avec les acteurs privilégiés.

Si l'on veut que l'assemblée liturgique aboutisse à des contacts interpersonnels, il faut l'aménager tout autrement. Il y a des analogies dans d'autres types de réunions collectives. Par exemple le cinéma ne donne pas lieu à une multiplication des relations latérales, tandis que le théâtre en est souvent l'occasion. Certes le théâtre implique une communication plus intense entre les acteurs et le public, avec une fusion collective qui va jusqu'à rythmer la respiration des spectateurs. Mais ce n'est pas la différence essentielle avec le cinéma du point de vue qui nous occupe. Car ce n'est pas pendant la pièce que se nouent les relations. De nombreux bavardages, même des regards latéraux, seraient un indice que le public n'est pas profondément engagé. Ici, le temps et l'espace ont été aménagés autrement : un entracte et des couloirs permettent de multiplier les contacts interpersonnels. Il en est de même pour une loge maçonnique, où l'on distingue nettement le lieu du culte et le lieu des relations.

Mais divers aménagements de l'espace et du temps ne seraient probablement pas suffisants pour faire que la messe donne lieu à des relations interpersonnelles. Il faudrait encore encourager des célébrations liturgiques de petits groupes. Ce problème sera repris bientôt lorsque nous examinerons les possibilités diverses d'un groupe de petite et de grande dimension. Mais signalons que ces petits groupes sont bien plus aptes à intensifier des relations interpersonnelles que les grandes assemblées.

Jusqu'à présent nous nous sommes demandé si l'action collective à accomplir pendant l'assemblée liturgique impliquait la multiplication des relations interpersonnelles. On pourrait encore se demander si la messe ne prend sa signification communautaire qu'en aboutissant à des contacts en dehors du lieu de culte. Ce pourrait être le cas pour des immigrés ou diverses catégories d'isolés en milieu urbain, pour qui la messe pourrait être un contre-signe si elle ne permettait pas d'entrer plus facilement en contact avec d'autres. Mais est-ce le cas de la majo-

20. Interaction latérale : mise en contact de personnes agissant sur pied d'égalité, par exemple un petit groupe de discussion où chacun donne son avis et peut contester les autres.

Interaction verticale : mise en contact de personnes n'agissant pas sur un pied d'égalité parce que l'une d'elles a un avantage incontesté sur les autres, par exemple le professeur dans sa classe.

rité ? Pour eux, ne vaut-il pas mieux que le choix des relations se fasse de façon autonome ? Peut-être faudrait-il ménager des possibilités de rencontre après l'assemblée sans donner mauvaise conscience à un chrétien pour qui ce mode de contact a très peu de signification. On pourrait encore se demander si la valeur de signe de l'assemblée liturgique pour les non-chrétiens est liée à ces relations interpersonnelles.

Enfin, des relations interpersonnelles liées à l'assemblée pourraient se justifier d'une autre manière, s'il était utile que des petits groupes poursuivant d'autres activités religieuses recrutent leurs membres à partir d'une assemblée liturgique. Mais l'efficacité de ces groupes et des services à créer n'implique-t-elle pas qu'ils se recrutent de façon autonome ?

Nous nous sommes arrêtés quelque peu à ce problème qui nous paraît préoccuper sérieusement un certain nombre de pasteurs. Pour pouvoir le poser plus concrètement et plus explicitement du point de vue du sociologue, il faudrait pouvoir mieux répondre aux questions qui viennent d'être énoncées. En tout cas, il n'est pas incompatible que ce groupe transitoire qu'est l'assemblée liturgique devienne un groupe de référence important pour le chrétien. Cela dépend du contenu symbolique qu'elle est capable d'exprimer.

B. L'incidence de la dimension sur les possibilités d'une assemblée

La dimension d'un groupe a une notable influence sur le type d'action collective que l'on peut le mieux réussir. On ne peut obtenir d'un grand groupe ce qu'on obtient d'un petit groupe, et vice versa. Dans les changements de dimension il y a des seuils critiques : par exemple, si l'on double un groupe de cent personnes on n'en modifiera guère le fonctionnement ; il en va tout autrement si l'on double un groupe de quinze personnes. Sans entrer ici dans tous les détails, nous allons essayer d'opposer une assemblée de la dimension habituelle des messes du dimanche à quelques caractéristiques d'un groupe de petite dimension (allant jusqu'à une quinzaine de personnes).

Tout d'abord, on ne peut justifier des assemblées de grande dimension pour coïncider davantage avec des groupes préexistants sur le plan humain. Le quartier qui est la base de recrutement habituel que l'on veut favoriser n'a plus la signification pleine qu'avait le village. En outre, l'assemblée de grande dimension n'est pas un moyen adéquat pour établir des relations interper-

sonnelles entre personnes qui n'en ont guère. L'assemblée doit-elle se réduire à exprimer un groupe préexistant ? Peut-être cette dissociation entre appartenance à un groupe humain préalable et assemblée est-elle un signe positif pour exprimer une réunion compatible avec des appartenances sociales multiples. Dans ce cas, cette dissociation peut symboliser un caractère d'universalité.

L'assemblée dominicale habituelle est associée par certains à un groupe statistique. Qu'entendre par là ? Dans un tel groupe, chaque membre individuel sent que sa présence ou son absence ne modifie en rien le bon fonctionnement du groupe. La dimension est un élément qui aboutit normalement à la constitution d'un groupe statistique. Prenons l'exemple d'un exposé, suivi de discussion, fait à un groupe de huit personnes. En ce cas, chacun peut se sentir responsable de la bonne marche du groupe en pensant que son absence modifiera le déroulement de la discussion. Ce sentiment de responsabilité de chacun sera d'autant plus fort que les huit personnes ont l'habitude de se réunir en vue de poursuivre un certain projet et que chacun des membres est conscient de représenter un point de vue spécifique. Ainsi l'effet de la petite dimension est encore accru par l'organisation de l'interaction où chacun a conscience d'avoir un rôle propre. Le problème est tout autre lorsque cet exposé a lieu devant une grande assemblée. Ici personne, sauf les organisateurs et ceux qui lancent la discussion, ne peut normalement sentir sa présence comme indispensable ou comme utile. Elle ne modifiera en rien la marche du groupe. C'est la situation habituelle de l'ensemble des chrétiens vis-à-vis de l'assemblée liturgique. La même situation peut se reproduire lorsqu'on célèbre devant une dizaine de personnes qui ne se connaissent pas, si la manière dont se déroule l'action n'implique nullement un partage de responsabilités quant à l'ambiance à créer.

Cet état de fait peut être modifié par diverses circonstances. Par exemple, comme on l'a tenté dans certaines assemblées protestantes, on peut multiplier les tâches individuellement distribuées à chacun. Mais dans d'autres actions collectives comme la vie sportive, l'implication affective peut aussi transformer le sentiment de responsabilité. Par là on comprend les réactions des supporters d'un club de football qui ne manquent aucun déplacement ; le fait qu'ils soient nombreux ne fait qu'exalter leur enthousiasme et leur sentiment d'être capables de soutenir l'équipe. Ici le problème à résoudre est différent, puisque c'est la masse des supporters qui constitue sa capacité d'action.

L'absence de lien personnel entre les membres de l'assemblée liturgique n'a pas que des conséquences négatives aussi bien du

point de vue du groupe que du point de vue des individus. Pour rechercher ces avantages, examinons quelque peu la liturgie dans laquelle s'exprime un groupe préexistant de petite dimension. Dans ce cas, la liturgie renforce les relations personnelles entre les membres matériellement présents, ce qui permet peut-être une saisie plus immédiate des divers symboles. Il y a là un avantage incontestable pour certaines assemblées liturgiques. Des groupes de ce genre doivent avoir la possibilité de s'exprimer occasionnellement dans une liturgie en commun. C'est même une forme indispensable si l'on veut développer un sentiment d'appartenance communautaire, au sens évoqué dans la section précédente, à condition que dans ces petits groupes on renvoie à une appartenance plus large.

Mais, pour fonctionner correctement, ces petits groupes doivent être des groupes clos, c'est-à-dire que la qualité de la rencontre est liée à la stabilité dans la composition des membres et est très sensible à de faibles accroissements de dimension en chiffres absolus. Passer de quinze à trente, dans bien des cas, modifie complètement le type de groupe devant lequel on se trouve. La grande assemblée avec ses liens plus impersonnels permet un groupe plus ouvert, ce qui peut avoir des avantages incontestables du point de vue de la signification à exprimer.

En outre, dans ces petits groupes, la rencontre se fait normalement sur la base d'affinités et de relations personnelles préalables, tandis que la grande assemblée a des conditions de fonctionnement lui permettant une liberté plus grande de recrutement. Ainsi, une grande assemblée permet de rassembler des personnes qui expriment ce qu'elles ont de commun en transcendant leurs conflits sans les abolir²¹. Encore conviendrait-il d'examiner si, une fois dépassées les capacités du petit groupe, il n'y a pas des dimensions optima à favoriser d'après le type d'action collective et d'interaction entre les membres que l'on veut promouvoir ?

Après avoir examiné brièvement des significations d'une

21. Ce problème des zones d'accords et de conflits entre les membres d'une assemblée mériterait lui aussi tout un développement. Car s'il est clair qu'on doit admettre des zones d'opposition, qui au moins du point de vue sociologique ne peuvent être résolues à l'intérieur de l'assemblée, il faudrait encore examiner quelles sont les zones de désaccord qui sont tolérables, en tenant compte d'une société où les modalités d'un pluralisme sont multiples. En outre, il faudrait éviter une attitude de neutralité qui serait en fait un soutien aux rapports de forces actuelles et limiterait les formes de contestation. Ceci mériterait un examen approfondi, si l'on voulait donner un sens aux gestes de paix et de réconciliation en tenant compte de la réalité actuelle. Il conviendrait de distinguer encore la situation en période calme ou en période de crise, c'est-à-dire à un moment où un conflit aigu divise l'assemblée.

assemblée de grande dimension du point de vue global, voyons les avantages du point de vue du chrétien imbu de réflexes urbains. La grande assemblée, en diminuant son sentiment de dépendance vis-à-vis d'un groupe déterminé, lui permet une liberté de réaction et de choix. Entrant dans une église où il ne connaît personne, il peut se sentir chez soi et partager l'ambiance et un sentiment de communion affective. Car pour que l'ambiance soit créée dans cette assemblée, il suffit qu'un groupe de petite dimension prenne en charge l'animation et qu'une partie du public soit suffisamment stable : le reste peut varier d'un dimanche à l'autre. Pour le chrétien urbain, cette possibilité de changement et d'autonomie dans la participation est probablement un avantage important qui influence son identification communautaire. De même, la différence d'ambiance entre divers lieux de culte parmi lesquels il peut choisir peut être pour lui un élément important. Car, comme nous l'avons vu, projet individuel et identification communautaire, loin d'être opposés, sont complémentaires en milieu urbain. Une telle situation pose certainement des questions au liturgiste en tant qu'il veut être éducateur²². Cette autonomie ne signifie pas qu'il ne soit pas important pour le chrétien d'avoir un lieu d'insertion stable, un lieu de culte privilégié où il se rend le plus souvent pour la messe. Cette stabilité, importante pour l'intégration, ne requiert nullement que ce lieu de culte soit proche de sa résidence, ou que les autres points d'insertion dans la communauté chrétienne soient à proximité de ce lieu de culte habituel²³.

C. Accroître la participation en vue de quoi ?

La participation est aussi un de ces mots à la mode, employé dans les sens les plus divers. Aussi allons-nous essayer de proposer quelques significations concrètes d'un point de vue sociologique, ce qui introduira des questions relatives à l'assemblée liturgique et au rôle du prêtre et des animateurs.

22. Cette volonté d'être éducateur peut amener certains à estimer que des chants assurant une communion, par exemple dans une assemblée liturgique rurale, sont néanmoins inadéquats. Il s'agit là d'une réaction normale, si l'on veut jouer un rôle de guide. Mais il est clair qu'en milieu urbain, pour remplir ce rôle avec efficacité, il faut tenir compte de situations bien plus complexes et notamment de l'autonomie de fait dont jouit le chrétien.

23. Il conviendrait de se demander en quoi une discrimination des fidèles convoqués à une assemblée à partir d'une proximité de l'habitation, présente des avantages qui en feraient la solution normale.

Sens divers du mot.

Pour arriver à dégager les différents sens du terme « participation », examinons dans un exemple concret diverses étapes de formation d'un petit groupe à partir d'individus qui se rencontrent sans avoir au départ l'intention de créer un groupe.

Supposons une quinzaine de personnes engagées le même jour à travailler dans une usine et rassemblées dans une même salle pour un travail collectif commun. Elles ne se connaissent pas d'avance, et chacune vient avec la motivation individuelle de gagner sa vie et sans intention préalable de former un groupe. Néanmoins, elles sont mises dans un contexte spatial, avec un règlement d'atelier qui les contraint à réaliser une activité impliquant des interactions aussi bien latérales que verticales.

Cela amène normalement, sauf échec, à un accroissement de sympathie réciproque qui aboutit à une multiplication de gestes d'entraide non exigés par le règlement d'atelier. Mais on ne peut vraiment parler de la formation d'un groupe au sens strict qu'à partir du moment où les développements spontanés dépassent ce stade inter-individuel. C'est le cas lorsqu'on est confronté à des problèmes communs auxquels on trouve ensemble une solution. Ainsi cherche-t-on à être averti du passage d'un ingénieur pour le contrôle, et après quelques tâtonnements on charge ceux qui sont mieux placés pour cela d'informer les autres par un geste quelconque. Ainsi se créent progressivement des ébauches de langage et de signes qui ne sont peut-être compréhensibles que par les membres du groupe. Un nouveau venu qui s'introduit dans le groupe, une fois cette sous-culture constituée²⁴, ne peut être adopté qu'en acceptant d'apprendre ces habitudes spécifiques.

Le développement du groupe amènera les membres non seulement à partager des traits culturels communs, mais les constituera comme unité de conscience avec un sentiment de « nous », d'être une unité dont on est fier. Ainsi, s'opposera-t-on peut-être au personnel des autres salles en s'estimant supérieurs et meilleurs. Cela aboutira d'ailleurs à accentuer spontanément certains comportements spécifiques qui auront une valeur symbolique, pour permettre de reconnaître le groupe.

En outre, ce groupe ne sera pleinement constitué qu'en devenant une unité de conscience et d'action. Par exemple, si au départ chacune des personnes devait se soumettre au règlement d'atelier sous peine de se faire exclure par le patron, le

24. Formation d'une « sous-culture », c'est-à-dire formation de caractéristiques spécifiques à l'intérieur de la culture qui vaut pour l'ensemble et à l'extérieur du groupe.

groupe une fois constitué peut se donner comme objectif de faire modifier ce règlement. En fait, il est capable d'un agir spécifique qui est tout autre que la somme des possibilités individuelles de chacun.

A partir de cet exemple, nous pouvons dégager quatre sens au mot « participation » :

Participation culturelle : il s'agit pour les membres d'être informés et d'être à l'aise dans les habitudes et le langage du groupe. Ce problème de participation culturelle a été bien analysé pour des individus en mobilité sociale verticale. Le passage d'une couche sociale à une autre qui a sa sous-culture propre n'est pas sans poser de graves problèmes d'adaptation à ces individus s'ils veulent être adoptés.

Participation affective : il s'agit pour les membres de s'identifier affectivement au groupe et de se sentir partie intégrante et responsable. C'est ce type de participation que dans certaines politiques patronales on veut promouvoir chez le personnel. Dans le cas de cette identification affective à l'entreprise, le personnel se sent davantage engagé vis-à-vis d'elle, ce qui à certains égards limite son autonomie de réaction. Ainsi la signification de la participation affective varie-t-elle d'après l'objectif que l'on se donne.

Participation aux décisions : dans ce type de participation les membres ont conscience d'être capables d'influencer l'orientation des décisions concernant l'avenir du groupe. On distinguera deux types de groupes : les groupes démocratiques, c'est-à-dire ceux où l'ensemble des membres orientent la décision, et les groupes autoritaires, où la décision est prise par une personne ou par une faible minorité. La préférence à donner à l'un ou l'autre, du point de vue de l'efficacité et du bien-être des membres, dépend essentiellement de l'objectif à atteindre par le groupe.

Participation intellectuelle : les membres, conscients de ne pouvoir influencer en rien les décisions, sont néanmoins motivés à s'informer et à comprendre ce qui se passe. Par exemple certains milieux sociaux cherchent plus que d'autres à comprendre les secrets de la politique internationale, sans que cela implique le sentiment de pouvoir la modifier. Un des éléments qui interviennent pour promouvoir cette participation est la capacité de dominer intellectuellement le problème.

Participation et liturgie.

Il conviendrait de situer la liturgie par rapport à ces quatre types de participation. Nous n'allons pas nous arrêter longue-

ment à la participation intellectuelle. A notre avis, ce n'est pas un problème central pour le chrétien. Il en va tout autrement de la participation culturelle qu'il convient de ne pas confondre avec la précédente. Il s'agit là probablement d'une condition à réaliser progressivement pour qu'une assemblée soit possible et puisse s'exprimer dans un langage directement lisible et où chacun est à l'aise. Si l'on se met dans l'hypothèse que cette participation culturelle n'est pas adéquatement réalisée, il faudrait se demander comment s'élaborent progressivement des innovations culturelles à signification collective. Il s'agit d'une œuvre aboutissant à long terme, où initiative et contrôle social de divers types doivent s'entremêler pour assurer vraiment la portée communautaire.

Au-delà de cette participation faut-il mettre l'accent sur la participation affective, ou sur la participation des membres d'une assemblée à son orientation ?

S'il s'agit essentiellement d'une participation affective, le problème central est celui de l'ambiance que doivent être capables de créer le leader et le groupe d'animation. A partir de là, on peut provoquer une identification affective à une communauté et l'on peut signifier symboliquement que la messe est un repas. Bien sûr il faudrait que ce qui est présenté ait un contenu perceptible suffisant pour signifier un repas²⁵.

Dans ce cas, il faudrait que la participation se vive non seulement sur le mode symbolique, mais se traduise dans des modalités d'interaction entre les leaders et les membres, ainsi qu'entre les membres eux-mêmes. Ces modalités devraient d'ailleurs être adaptées à des groupes de grande dimension. Car la répétition des mêmes gestes ou le recours à des formes spontanées auront des significations différentes dans un groupe de petite ou de grande dimension. Et l'on ne peut imaginer que toutes les solutions valables dans le premier cas soient transposables dans le second. A bien des égards, une participation sur un mode interactionnel est bien plus difficile à réaliser dans une grande assemblée, surtout celle-ci n'est pas normalement le rassemblement d'un groupe préexistant. Néanmoins, en milieu urbain, on constate l'existence de grands rassemblements à signification symbolique dont le fonctionnement est basé sur des interactions fréquentes entre l'équipe de base et le public qui devient ainsi un

25. Le repas en commun est sur le plan social un symbole de relation latérale intense, où le fait de se dérouler selon un cérémonial se combine avec des formes de spontanéité dans l'échange. Dans les échelles de distance sociale, le fait d'accepter de s'asseoir à la même table est l'indice de relations sociales étroites. Sur le plan symbolique on peut signifier cette réalité sans que cela n'implique le développement de relations latérales. Il en irait tout autrement si l'on voulait que ce repas soit vécu sur le mode interactionnel.

acteur. C'est le cas dans un match de football où le public a la possibilité de réactions collectives autonomes qui ont une incidence sur le déroulement de l'opération et sur le moral des équipes.

Y a-t-il des transpositions possibles en liturgie ? Pour obtenir un tel effet, il est probable que dans le contexte urbain il faudrait plus qu'une participation vocale collective. Par ailleurs, des formes d'expression collective qui pouvaient être des modes valables de participation dans un monde rural traditionnel ne le sont pas nécessairement en milieu urbain. Ici diverses formes d'autonomie — à ne pas confondre avec individualisme — peuvent être un élément stimulant cette participation²⁶. Jadis on trouvait normal d'imposer des places à l'église d'après le sexe, l'âge et d'autres caractéristiques sociales, et par cette disposition spatiale on contribuait probablement à donner sa signification communautaire à l'assemblée. Aujourd'hui une telle contrainte collective a été abandonnée, et on laisse à chacun le soin de choisir sa place, quitte à demander un regroupement autour de l'autel. Y a-t-il d'autres formes d'autonomie à imaginer, compatibles avec un mouvement collectif ? En tout cas, il y a des manières de se disposer dans l'espace, d'organiser les interactions qui sont adaptées à certains objectifs et pas à d'autres. Il est nécessaire d'en être conscient, si l'on veut constituer ce que certains appellent des groupes sains²⁷. Dans le cadre de la messe, il conviendrait de se demander si l'on poursuit des objectifs multiples et si chacun d'eux est compatible avec la même disposition de l'assemblée.

Messe et modalités de leadership sacerdotal.

Nous parlons ici du leader au sens large, c'est-à-dire du prêtre en tant qu'il a l'initiative de l'interaction dans la messe. Le problème du prêtre se pose de façon différente selon que le chrétien est capable ou non de juger par lui-même de la qualité du leader. Dans un groupe de foyers, on a souvent la possibilité de choisir son aumônier ou, en tout cas, il ne suffit pas que le prêtre ait reçu un mandat pour qu'il soit adopté par le groupe. Il doit se montrer capable d'éclairer le groupe et être doué d'une possibilité de participation culturelle intense aux réactions du

26. Il serait bon de pouvoir construire une typologie des assistants et des assemblées liturgiques.

27. Cf. A. GODIN, *Groupe sain ou groupe malade*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, juin 1961. Cet article traite des groupes de discussion que certains prêtres essayent de promouvoir au sujet de divers problèmes religieux.

groupe. Aussi portera-t-on vite un jugement pour dire que tel prêtre convient ou ne convient pas. Si le prêtre ne convient pas et que par politesse on n'ose le lui dire, sa présence, loin d'épanouir, pèsera sur le bon fonctionnement du groupe.

Selon nous, pour la liturgie, le problème sociologique se pose en des termes différents. Car on se trouve dans un domaine où le chrétien ne peut vérifier par lui-même la qualité du leader. Il ne peut se rendre compte de la validité de l'Eucharistie comme on teste le caractère agréable du pain de tel boulanger. Cette incapacité de vérifier par soi-même accentue le rôle du « leadership formel », c'est-à-dire d'une capacité dont le prêtre a été officiellement investi. A cause de ce caractère très formalisé de son leadership, on ne peut le lui contester, alors que dans une réunion de foyers un membre peut avoir une réaction chrétienne plus adéquate et plus fine, et prendre en fait le leadership. Ce caractère plus formalisé permet au prêtre de remplir adéquatement son rôle sans un lien personnel aussi étroit avec les membres d'une assemblée. Le prêtre qui célèbre peut changer sans que cela pose de grands problèmes, du moment qu'il se soumet à un certain nombre de règles et est appuyé par une équipe d'animation suffisamment stable. Il en va tout autrement dans un groupe de foyers où le caractère personnel du lien empêche une telle souplesse. Si l'on change trop fréquemment de prêtre, cela a une incidence sur la vie du groupe et peut aboutir à vider le rôle du prêtre de son contenu.

On peut se demander également si le bon exercice de son rôle liturgique implique chez le prêtre la même imprégnation culturelle que celle qui est requise dans l'animation d'un groupe de foyers. Nous ne parlons pas ici de la participation culturelle nécessaire pour mettre au point un renouveau liturgique. Mais au niveau de la messe, le prêtre a une initiative relativement limitée, et en tout cas ne doit pas avoir la même capacité de réaction prompte et adéquate à des situations inattendues que dans d'autres rôles qu'il est appelé normalement à remplir. Ce ne sont là que quelques indications, mais il serait nécessaire de bien préciser ce type de lien entre prêtre et assemblée.

Car, par ailleurs, d'autres qualités peuvent être exigées du prêtre comme président d'assemblée. Il doit être capable d'une communication adéquate avec un groupe de grande dimension où les interactions verticales sont privilégiées. Ceci exige chez le leader des qualités techniques, car son rôle devient plus important au fur et à mesure que croît la dimension du groupe²⁸. Lorsqu'il

28. Il en va de même de la disposition spatiale dans l'église.

s'agit d'office télévisé, le problème se pose encore en d'autres termes, auxquels bien souvent on n'est pas assez sensible²⁹.

*
**

Dans ces notes, nous avons proposé un schéma de référence relativement vaste, en posant diverses questions qui mériteraient des approfondissements. Cette perspective nous a paru indispensable pour examiner sous l'angle sociologique le problème de la communauté et de l'assemblée dans toute son ampleur, sans arriver à utiliser trop vite la sociologie pour trouver des recettes à des problèmes particuliers.

Nous avons essayé de livrer naïvement des questions qu'un sociologue se posera spontanément pour comprendre certains phénomènes collectifs, tels que les assemblées liturgiques en milieu urbain. Mais peut-être n'avons-nous pas posé les questions adéquates, même d'un point de vue sociologique. C'est ici qu'un dialogue entre sociologues et liturgistes pourrait être fructueux.

Louvain.

Jean REMY.

29. Il s'agit là pourtant d'un problème très important, étant donné l'ampleur de l'audience, surtout lorsque cela dépasse la transmission nationale. Des gestes et des détails qui ont une signification dans une église peuvent prendre un sens tout autre pour le téléspectateur. A ce propos, il serait très important que le choix des images à transmettre ne soit pas laissé à des profanes, mais soit le fait d'un liturgiste qui a le sens de la télévision. Cette tâche a une importance plus grande qu'on ne l'imagine du point de vue de l'idée que l'Eglise donne d'elle-même au monde d'aujourd'hui.